DIALOGUE

ENTRE

IBRAHIM PACHA

ET

UN MUNICIPAL.

SECONDE ÉDITION.

Case
FRC
3097

A CONSTANTINOPLE.

1790.

f. M&W 5550

DIALOGUE

ENTRE

IBRAHIM PACHA

ET

UN MUNICIPAL.

SECONDE EDITION.

A CONSTANTINOPLE.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PRÉFACE HISTORIQUE.

AU milieu des grands objets qui occupent la Capitale, les Décrets de l'Assemblée-Nationale, les injures que se disent nos Députés, les querelles des Districts, les marches, les contre-marches des Milices soldées & non soldées, la batterie qu'on a élevée avec tant de prudence entre les jambes du cheval de Henri IV, fixent seuls notre attention, & ne nous permettent pas de voir autre chose.

Il n'est donc pas étonnant que si peu de personnes aient été instruites de l'arrivée d'Ibrahim Pacha, Envoyé secret du Grand-Seigneur: il venoit réclamer, au nom de son Maître, les secours de la France contre les deux Cours Impériales. Son Excellence ayant promptement jugé que ses démarches seroient infructueuses, quitta la Capitale dans le même incognito où elle y étoit arrivée. Le hasard me la fit rencontrer à Marseille, encore toute indignée de l'entretien qu'elle avoit eu à Paris avec un zélé Municipal.

Ibrahim Pacha avoit la plus grande impatience de se rembarquer; mais les vents étoient contraires. Nous logions dans le même hôtel; la confiance s'établit peu à peu entre nous. Il me dit le motif de son voyage; il me raconta ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit entendu; il me fit frémir.

Je venois de passer deux ans en Egypte; mon projet avoit été d'aller beaucoup plus loin : mais à la premiere nouvelle de l'heureuse révolution qui s'opéroit en France, j'étois bien vîte accouru pour jouir de la régénération de ma Patrie. Qu'on juge de mon étonnement & de ma douleur au récit d'Ibrahim Pacha !

Je n'oublierai jamais ce bon Turc, ni les discours qu'il me tint au moment de nous séparer.

Jeune Chrétien, me dit-il, ton cœur est droit, & je t'aime. Sans les troubles de ton pays, je te dirois, viens avec moi ; je mettrai dans tes mains le Livre des Croyants ; tu verras le jour, & Zulmé, ma fille, plus belle que les houris des Anges, & qui rougit avec tant de grace au nom d'un époux ; Zulmé sera ton partage.

Mais on se doit à son pays : ce n'est point dans le moment de la tempête qu'il est permis de quitter le navire menacé du naufrage.

Adieu..... l'Ange des ténebres a déployé ses ailes sur le plus florissant des Empires attachés à la Loi de Christ. La puissance des Francs touche à son terme..... Un seul événement peut la sauver..... Hélas ! je tremble qu'Ibrahim Pacha n'ait eu raison.

LE TURC
ET LE MUNICIPAL,
OU
ENTRETIEN secret d'Ibrahim Pacha, Envoyé de Sa Hauteſſe, & de M.....

LE TURC.

Me voici dans Paris, béni ſoit le Prophete
Qui m'a fait rencontrer un fidele Interprete;
Sans vos avis, ſans vous, ſage Municipal,
Je pourrois, je le ſens, me conduire aſſez mal;
Je ſais que de vos gouts ſur-tout il faut s'inſtruire;
Daignez donc en ces lieux m'éclairer, me conduire,
Et m'apprendre à connoître un peuple ſi vanté
Par ſes Arts enchanteurs & ſon urbanité:
J'ai quitté, pour le voir, les rives du Boſphore;
Où l'Empereur Joſeph ne regne point encore;
Mais où ſon nom déja fait pâlir le Croiſſant.
Envoyé près de vous en ce beſoin preſſant,
Je viens de votre Roi réclamer la juſtice;
Seul il peut, en ce jour, fermer le précipice

Qui s'ouvre ſous les pas du ſublime Sultan ;
Seul il peut, ſur ſon front, raffermir le turban.
Devant ſes ennemis prête à fuir en Aſie,
D'une ſombre terreur notre Cour eſt ſaiſie,
Depuis que de Laudon les nombreux étendarts,
Sur le Danube altier flottent de toutes parts.
Le démon des combats, d'une voix menaçante,
Au Palais des Sept-Tours a jetté l'épouvante ;
Le Muphti frémiſſant, nos Pachas, nos Viſirs,
Au fond de leur Serrail tremblent pour leurs plaiſirs ;
Nos vieux Eunuques noirs & nos Muets horribles,
Pour nos femmes déja ſont des objets riſibles :
Et peut-on l'ignorer ? Les femmes, en tout temps,
Des révolutions ont prédit les inſtants.
Tels ces oiſeaux nombreux qui couvrent nos rivages,
Par leurs cris redoublés annoncent les orages.
Nous périſſons enfin ſi Louis le permet ;
C'eſt au Roi Très-Chrétien à ſauver Mahomet.
Daignez donc à ſes pieds me guider, je vous prie,
Je vais lui préſenter des parfums d'Arabie,
De l'ivoire, de l'or, des chevaux belliqueux ;
Ces dons puiſſent-ils plaire à ce Roi généreux ;
Tout indignes qu'ils ſont de ſa grandeur ſuprême.

LE MUNICIPAL.

Très-illuſtre Pacha, ma ſurpriſe eſt extrême.
Eh quoi ! d'où venez-vous, où voulez-vous aller ?
A qui donc, s'il vous plaît, prétendez-vous parler ?

LE TURC.

Mais, au Roi.

LE MUNICIPAL.

Gardez-vous de tenir ce langage (1).

LE TURC.

Et pourquoi ?

LE MUNICIPAL.

Paix.

LE TURC.

Comment ?

LE MUNICIPAL.

Ah ! ce ſeroit dommage
Que tout en arrivant, & ſans aller plus loin,
Ici, de vous ſervir, on m'évitât le ſoin.

---

(1) Gardez-vous de tenir ce langage).

Ce Municipal, tout frippon qu'il eſt, donne ici, ce me ſemble, un très-bon conſeil à Son Excellence. Je vais parler au Roi, dit Ibrahim.... Pauvre Ibrahim, prenez-y garde ; vous ſerez dénoncé à quelque Diſtrict ; & , malgré votre caractere, vous ſerez bien heureux ſi l'on ne vous accuſe pas du crime de lèſe-nation..... Un peu plutôt, vous auriez été traité d'Accapareur ; chaque choſe a ſon temps.....

LE TURC.

Le Monarque François eſt-il donc ſi terrible ?
On me l'a toujours peint généreux & ſenſible,
Et pour les Etrangers, ſur-tout, affable & bon :
On connoît à ces traits l'Empire d'un Bourbon (1).
A qui dois-je adreſſer ma priere importune ?

LE MUNICIPAL.

Aux ſoixante Diſtricts, à l'auguſte Commune,
Puis aux Légiſlateurs vous ferez compliment,
Puis vous verrez le Prince avec leur agrément.

LE TURC.

Je croyois votre Roi beaucoup plus abordable ;
Notre Maître n'a point cet entour formidable :
Enfin il m'eſt aiſé de reſpecter vos Loix ;
Le ſujet d'un Sultan ſait révérer les Rois.

LE MUNICIPAL.

Du reſpect pour les Rois ! parlez plus bas, vous dis-je ;
Que cet aveuglement me ſurprend & m'afflige !

(1) On connoît à ces traits l'Empire d'un Bourbon).

Il y a quelques mois que ce vers eût paſſé pour une flatterie aſſez plate ; aujourd'hui c'eſt preſque un acte de courage que d'oſer l'imprimer.

Ouvrez les yeux ; sachez qu'aujourd'hui dans Paris
On ne respecte rien..... (1). Vous paroissez surpris ;
Mais c'est la vérité. Dans vos mœurs trop grossieres
Vous êtes encore loin du siecle des lumieres ;
Pour nous, graces au ciel, ainsi qu'aux beaux esprits,
De ce siecle étonnant nous connoissons le prix,
Et nous en profitons en peuple libre & sage :
De ce grand changement connoissez l'avantage.
La Bastille n'est plus, & le pouvoir des Rois
A passé tout-à-coup dans les mains des Bourgeois :
Depuis ce jour heureux tout va le mieux du monde ;
Nous allons lestement sans craindre qu'on nous fronde,
Renversant, & les Loix, & la Religion ;
Et fondant à grands frais..... la CONSTITUTION.

LE TURC.

La Constitution !..... que ce mot veut-il dire ?

LE MUNICIPAL.

C'est là notre secret ; mais il doit vous suffire

(1) On ne respecte rien).

J'aurois voulu quelqu'adoucissement à cet hémistiche ; car s'il est vrai que le Roi, les Princes, les Ministres, les Loix, la Religion, l'Assemblée-Nationale elle-même ne sont pas respectés, les Poissardes & les Grenadiers de la Milice le sont ; & c'est bien quelque chose que cela.

De savoir qu'aujourd'hui, sans Constitution,
On ne peut exister en corps de Nation;
Nous n'en eumes jamais; &, depuis mille années,
Le hasard seul, hélas! a fait nos destinées.

LE TURC.

Vous m'étonnez beaucoup, & je sens aisément
Comment, étant si mal, on veut être autrement:
Mais ces Rois tous puissants que vante votre Histoire;
Ces Rois dont nos Sultans ont envié la gloire,
Auroient-ils, au hasard, régné mille ans & plus?

LE MUNICIPAL.

Pour les défendre ici vos soins sont superflus;
De leur antique joug un peuple entier se lasse,
Et les Municipaux vont régner à leur place.

LE TURC.

De vos Municipaux j'ignore les projets;
Mais les Rois, en tous temps, furent chers aux François:
Ils régnoient par l'amour; cette chaîne si belle,
Aux autres Nations sert encore de modele.

LE MUNICIPAL.

Cet amour pour nos Rois, ces titres révérés
Que dix siecles de gloire ont en vain consacrés,

N'étoient que les élans d'un peuple encor barbare ;
D'un ſentiment ſi doux la raiſon eſt avare :
Que dis-je ? elle en proſcrit le plaiſir ſéducteur :
Il faut, pour être libre, en garantir ſon cœur. (1)
Telle eſt notre morale.

LE TURC.

Elle eſt triſte & ſauvage,
Et les peuples, je crois, n'en feront point uſage.
Il eſt ſi doux d'aimer ce qu'on doit révérer !
Excuſez ma franchiſe & daignez m'éclairer.
Par quel moyen nouveau, que je voudrois combattre,
Avez-vous pu ſitôt tout changer, tout abattre,
Renverſer de vos Rois l'auguſte autorité,
Et fait, d'un peuple doux, un peuple révolté ?

LE MUNICIPAL.

Moyens ſimples & ſurs : d'abord, avec prudence ;
Nous avons, de la Cour, trompé la vigilance,

(1) Il faut, pour être libre, en garantir ſon cœur).

Voilà, ce me ſemble, en peu de mots, l'eſprit des mille & une brochure qui ont paru depuis trois mois. Peuple, rougiſſez de votre amour pour vos Rois : ils ont fait votre malheur ; preſque tous ont eu des Maîtreſſes, preuve inconteſtable que vous êtes le plus malheureux des peuples. Craignez vos Rois ; armez-vous, & laiſſez-nous faire : telle eſt donc la logique patriotique. Pauvre peuple !

Et du peuple étonné vanté le dévouement ;
Lui ſeul, avons-nous dit, lui ſeul en ce moment,
Peut, d'un Roi qu'il chérit, ſoutenir la Couronne ;
Il eſt le défenſeur, il eſt l'appui du Trône :
Les Princes & les Grands en ſont les ennemis ;
Ce peuple à ſon Roi ſeul prétend être ſoumis ;
A ce prix il eſt prêt de lui donner ſa vie.
Par ces diſcours flatteurs, une Cour endormie,
Au ſein des voluptés, prolongeoit ſon ſommeil,
Et n'a vu le péril qu'au moment du réveil (1).

LE TURC.

Il eſt affreux : mais, quoi ! ce Miniſtre qu'on vante,
Ce Viſir étranger dont la plume éloquente
Promettoit aux François les plus heureux deſtins,
N'a-t-il pu prévenir vos coupables deſſeins ?

---

(1) Et n'a vu le péril qu'au moment du réveil).

Ah ! qu'il étoit profond, ce ſommeil ! & que l'inſtant du réveil a été douloureux ! Où ſont ces ſujets ſoumis & fideles qui n'avoient, diſoient-ils, d'autre déſir, d'autre volonté que de faire également courber toutes les têtes devant la majeſté du Trône ?

Ces ſonges ſéduiſants ſe ſont évanouis, & l'anarchie regne d'un bout du Royaume à l'autre. Le Roi, dit-on, doit avoir le pouvoir exécutif dans toute ſa plénitude ; trois millions d'hommes ſont armés ; ces Milices ont des Chefs, & pas un d'eux n'a été nommé par le Roi.

LE MUNICIPAL.

Il n'en eut pas la force. Homme incertain, timide,
Sans plans & ſans projets, de louanges avide,
Séduit par le haſard, par ſes beſoins preſſants,
Par ſon ambition, ſur-tout par notre encens,
Il a, pour plaire au peuple, appuyé l'entrepriſe;
Ses mains ont renverſé la Nobleſſe & l'Egliſe,
Et du Trône ébranlé ſappé les fondements (1):

---

(1) Et du Trône ébranlé ſappé les fondements).

L'Hiſtoire, en nous montrant M. N. rappellé ſur le trône des Finances, & bientôt après placé à la tête des affaires, nous dira qu'il trouva des ſemences de diſcorde & de haine répandues dans les Provinces entre les Citoyens de toutes les claſſes. Ces ſemences y avoient été jettées par ſes prédéceſſeurs. L'Hiſtoire nous dira que M. N. ne crut pas devoir les étouffer lorſqu'il en étoit encore le maître; elle nous dira qu'ayant vu M. de Calonne renverſé par le Clergé, M. l'Archevêque de Sens par la Nobleſſe & la Magiſtrature, il voulut s'étayer de la faveur populaire, & régner par elle. Il ſe flatta de pouvoir toujours arrêter à ſa volonté les prétentions du peuple..... Et il ſe trompa, & il trompa ſon Maître, lorſque dans ſon Rapport au Conſeil, du 23 Novembre 1788, il dit : « On croit que le » Tiers-Etat, & alors on l'appelle Peuple, eſt ſouvent in» conſidéré dans ſes prétentions, & que la premiere une » fois ſatisfaite, une ſuite d'autres demandes pourront ſe » ſuccéder, & nous approcher inſenſiblement de la démo» cratie ». Il ne ſe faiſoit cette objection que pour la dé-

Semblable au chêne altier qui mépriſoit les vents,
Qui portoit juſqu'au ciel ſon ſuperbe feuillage,
Fier des enfants nombreux croiſſants ſous ſon ombrage:
Le Trône a vu tomber ſes enfants généreux;
Comme le chêne antique il ſuccombe avec eux.

LE TURC.

J'entends: mais de ce Roi la bonté ſouveraine
Reconnoîtra l'abyme où ſon erreur l'entraîne.
Il peut, autour de lui, raſſembler des ſoldats,
Arrêter vos complots, confondre des ingrats,
Venger l'honneur du Trône & punir des rebelles;
Sa Nobleſſe guerriere & ſes Princes fideles
Verſeront tout leur ſang pour ſoutenir ſes droits.

---

truire.... Cependant, en mettant ſon opinion à la place de celle des Notables, il ſe chargeoit évidemment de l'événement; il ſe rendoit garant du ſuccès. Quelle ſeroit ſa réponſe aujourd'hui à ce reproche accablant de ſon Roi détrompé, *Où m'avez-vous conduit?*

L'Hiſtoire enfin, toujours juſte, quoique ſévere, nous montrera ce Miniſtre honnête homme; mais trop vain, trop ridicule, emporté loin du but où il vouloit atteindre. Elle nous le fera voir jugeant les hommes comme il vouloit qu'ils fuſſent, & non comme ils ſont; nous le peindra livré trop tard à des repentirs inutiles, ſe reprochant juſqu'à la mort le malheur de la France, & celui d'un Roi qui méritoit un meilleur ſort.

Et que font, en ce jour, ces fiers soutiens des Rois ;
Ces heureux d'Orléans, dignes fils d'Henri-Quatre,
Qui savoient, à la fois, servir, plaire & combattre ;
Ces Condés si fameux, ces Bourbons, ces Contis,
Ces Guises si vantés, ces grands Montmorencis ?
Dans ces jours de combats gardent-ils le silence ?

LE MUNICIPAL.

Les Princes sont proscrits (1).... ils ont quitté la France ;
Les autres sont à nous.

LE TURC.

Qu'entends-je ? Et ces soldats
Qui jouissoient ici du prix de cent combats ;
Ces guerriers dont Biron quarante ans fut le pere ?

LE MUNICIPAL.

Nous leur avons appris que la France est leur mere ;
Et ce mot a suffi : ces dignes Citoyens

(1) Les Princes sont proscrits).

L'Europe étonnée voit le Frere du Roi de France & tous les Princes du Sang exilés & proscrits : elle demande leur crime. Le crime des Princes est d'avoir eu la défiance que le Monarque & ses Ministres du moins devoient avoir.... leur crime enfin, est d'avoir signé un Mémoire, dans lequel ils supplioient le Roi de régner.

Sont, de nos libertés, les plus fermes soutiens :
Ils ont bravé leur Prince ; ils ont avec audace,
Et pour fort peu d'argent, servi la populace :
Rassemblés, à grands frais, dans les murs de Paris,
Une terreur utile est dans tous les esprits,
Depuis que ces soldats, qu'aucun ordre n'arrête,
Traitent la Capitale en pays de conquête (1).
Ah ! que n'avez-vous vu ce jour, cet heureux jour,
Que le ciel contempla d'un regard plein d'amour !
Ce jour où tout un peuple, aveugle en sa furie,
Et, sans savoir pourquoi, frémissant pour sa vie (2),
Poussoit jusques au ciel ses affreux hurlements,

---

(1) Traitent la Capitale en pays de conquête).

Lorsque les Légions, dit Montesquieu, eurent appris ce dangereux secret, qu'elles pouvoient disposer de l'Empire, le Trône fut bientôt au plus offrant & dernier enchérisseur.

(2) Et, sans savoir pourquoi, frémissant pour sa vie).

Ah ! c'est bien ici le cas de s'écrier : Pauvre peuple ! pauvre peuple ! & de quoi tremblois-tu ? Tu craignois que ton Roi ne te fît égorger, piller, bruler, détruire ; as-tu véritablement eu ces craintes ridicules ? Il faut le croire ; elles rendent au moins compte de tes fureurs & de tes crimes.... Mais si des traîtres avoient affecté ces terreurs odieuses afin de se livrer, avec quelqu'apparence de justice, aux excès auxquels ils se sont portés.... si le peuple avoit secondé leur rage, plutôt pour satisfaire sa curiosité féroce, que pour assurer une vengeance qu'il croyoit légitime ; (ce que je ne veux, ni ne puis penser) il ne resteroit plus qu'à se taire & à fuir.

Avant-coureurs certains de ſes plaiſirs ſanglants!
Le canon, le tocſin, les cris, le vin, la rage,
De cette Ville immenſe annonçoient le pillage;
Femmes, vieillards, enfants, avec férocité,
Répétoient à l'envi, vengeance, liberté;
Aux Miniſtres, aux Grands, tous reprochoient des crimes,
Tous demandoient du ſang & vouloient des victimes:
Notre voix les indique: auſſi-tôt mille bras
A deux infortunés donnent mille trépas;
Leurs cœurs encore fumants, leurs têtes effrayantes,
Ont ſatisfait nos yeux ſur des piques ſanglantes:
Que dis-je? en ce moment de tumulte & d'effroi,
De la nature même on mépriſa la Loi.
Ce peuple ſi léger, connu par ſa folie,
Des plus cruels tyrans ſurpaſſa la furie:
Je l'ai vu, du beau-pere, au gendre frémiſſant,
Préſenter, ſans pâlir, le crâne encore ſanglant;
Le forcer de baiſer cette tête livide,
Et l'égorger après dans ſa joie homicide.
Je l'ai vu promener ſes bourreaux dans Paris,
Et porter, devant eux, la liſte des proſcrits;
Préſenter aux autels, devenus leurs complices (1);

(1) Préſenter aux autels, devenus leurs complices).

On a par-tout chanté le *Te Deum;* on a par-tout béni les drapeaux. On ne peut exiger l'héroïſme des hommes, je

De nos heureux forfaits les ſanglantes prémices.
C'étoit peu : je l'ai vu, docile à notre voix,
Abjurer, déſormais, tout reſpect pour ſes Rois.
J'ai vu ce peuple entier, déſerter ſes murailles,
Inonder la campagne, & voler à Verſailles,
Y porter les flambeaux, &, le fer à la main,
Demander, à grands cris, & du ſang, & du pain (1).
Oh ! pour un Citoyen quelle nuit mémorable !
J'ai vu dans ce Palais, jadis ſi redoutable,
Où tout, juſqu'au ſilence, imprimoit le reſpect,

---

le ſais. Mais combien je ſuis affligé qu'il ne ſe ſoit pas trouvé un ſeul Curé dans Paris..... un ſeul Evêque dans le Royaume qui ait oſé refuſer l'entrée de ſon Egliſe aux coupables drapeaux d'un peuple révolté.... & qui, nouvel Ambroiſe, n'ait dit à ceux qui les portoient : *Retirez-vous du Temple du Seigneur, vous qui vous y préſentez les mains teintes du ſang de vos freres.* Nos Philoſophes de vingt ans auroient peut-être traité ce Curé de fanatique ; le peuple en délire auroit voulu le lapider.... mais, non ; cet homme courageux auroit vu, de ſon vivant, ſon nom inſcrit dans les faſtes de la Monarchie.

(1) Et du ſang, & du pain).

Si cet hémiſtiche eſt heureux, c'eſt parce qu'il eſt vrai. Oui, du ſang & du pain : voilà le cri de cette horde antropophage tombée à Verſailles le 5 Octobre dernier. De quel pays ſauvage étoit-elle ſortie ? de Paris : devant qui marchoit-elle ? devant l'armée-Pariſienne, commandée par M. de la Fayette.. Quel étoit le but de cette armée ? elle venoit enlever le Roi.

Les

Les pâles Courtiſans frémir à notre aſpect.
Sous ces lambris dorés, l'horreur & l'épouvante
Fouloient aux pieds le Trône & ſa pourpre ſanglante;
J'ai vu ſes défenſeurs, incapables d'effroi,
Pourſuivis, égorgés ſous les yeux de leur Roi (1),
Qui, parmi les poignards, écoutant la clémence,
Défendoit à leurs mains une juſte vengeance;
Je les ai vu ſanglants, ne ſachant qu'obéir,
Epargner leurs bourreaux, & ſe taire, & mourir.
J'ai vu la Reine même, au milieu des alarmes,
Parmi les cris, les morts, les flambeaux & les armes,
Ne ſongeant qu'à ſon Fils, le portant dans ſes bras,
Echapper, avec peine, au plus affreux trépas.
Je l'avoue à regret, ſon ſublime courage (2),
En ce moment d'horreur, confondit notre rage;
J'ai vu nos Citoyens reculer & frémir;
De cet inſtant d'oubli nous les fimes rougir.

---

(1) Pourſuivis, égorgés ſous les yeux de leur Roi.)
Qu'avoient fait les Gardes-du-Corps pour être pourſuivis, chaſſés, égorgés comme des bêtes fauves? Hommes de ſang, que vous avoient-ils fait?

(2) Je l'avoue à regret, ſon ſublime courage.)
Le ſort de cette malheureuſe Princeſſe intéreſſe l'Europe entiere; le courage qu'elle a montré dans ce jour d'horreur, & depuis, eſt l'objet de ſon admiration..... & l'Europe ne ſait pas tout encore.

Ils ont tous vu le Roi, que la France révere,
Devant eux, en ce jour, descendre à la priere,
Implorer leur pitié pour ses Gardes soumis,
Et, comme ôtage enfin, les suivre dans Paris.

LE TURC.

Votre Roi prisonnier!

LE MUNICIPAL.

Parlez bas; les Provinces,
Mécontentes déja de l'exil de nos Princes,
Ne se doutent que trop de cette vérité;
Il faut la leur cacher avec dextérité.

LE TURC.

Vous me faites horreur; les farouches Tartares,
De carnage altérés, sont, moins que vous, barbares:
Quoi! ce sont là vos mœurs, & vous êtes François?
On m'avoit bien trompé. Les monstres des forêts,
Les lions rugissants, le tigre sanguinaire,
Le cannibal affreux qui boit le sang d'un frere,
Sont plus humains, plus doux; leur excuse est la faim.
De ces atrocités qu'espérez-vous enfin?

LE MUNICIPAL.

Nous voulons être heureux.

LE TURC.

Être heureux ! vous ?

LE MUNICIPAL.

Sans doute.
Du ſuprême bonheur le pouvoir eſt la route,
On n'en ſauroit douter ; & les Municipaux
Veulent en tout, des Rois, ſe montrer les rivaux.

LE TURC.

Vous, heureux ! Les brigands, tous fumans de carnage,
Parlent-ils de bonheur dans leur antre ſauvage ?
Leurs mains, teintes de ſang, s'arrachent des lambeaux ;
Ils s'égorgent l'un l'autre en creuſant leurs tombeaux.
Eh ! qui peut arrêter, au ſein de la licence,
D'un peuple révolté la farouche inſolence ?
C'eſt un taureau fougueux qui briſe, en mugiſſant
Le joug qu'on impoſoit à ſon front menaçant ;
Le champ qu'il ſillonnoit, déſormais ſans culture,
De ſon Maître & de lui ſera la ſépulture ;
Ces guérets ſi féconds ſeront abandonnés,
Leurs poſſeſſeurs tremblants ſeront exterminés ;
Alors, lâches flatteurs d'un peuple ivre de rage,
Vous applaudirez-vous encor de votre ouvrage ?

O vous! qui des humains voulez être l'appui,
Faites tout pour le peuple, & jamais rien par lui (1).

LE MUNICIPAL.

Tout pour le peuple! eh quoi! quelle idée eſt
la vôtre?
Très-illuſtre Pacha, notre but eſt tout autre :
Si nous avons des Rois avili le pouvoir,
Abattu la Nobleſſe & briſé l'encenſoir;
Si nous portons par-tout le flambeau de la guerre;
A ce peuple inſenſé ſi nous cherchons à plaire,
Nous ne prétendons point ſervir des furieux
Faits pour nous obéir, indignes d'être heureux.
Nous travaillons pour nous : cependant, je l'avoue,
En vain dans les Journaux on nous vante, on nous
loue;
En vain ſur le Théâtre, à l'Egliſe, en tous lieux,
Regne, pour nous ſervir, un eſprit factieux;
Il faut en convenir, ce peuple m'intimide;
Il prend encore ici notre fureur pour guide;
Il peut braver ſon Roi, l'enchaîner, l'outrager (2),
Et demain, par caprice, il peut nous égorger.

---

(1) Faites tout pour le peuple, & jamais rien par lui.)
Tous nos maux viennent de l'oubli de ce principe politique; tous les grands Adminiſtrateurs l'ont connu..... J'invite ceux qui veulent marcher ſur leurs traces à le méditer.

(2) Il peut braver ſon Roi... l'enchaîner, l'outrager.)
Eſt-ce donc du peuple François dont il eſt ici queſ-

LE TURC.

Il ſeroit juſte, au moins : adieu ; cette eſpérance
Me conſole à l'inſtant où je quitte la France.

---

tion ? de ce peuple connu ſi long-temps par ſon amour pour ſes Rois & par ſa généroſité ? . . . . . Ah ! qu'il ſe hâte de prévenir, par un repentir ſincere, le jugement de l'Europe indignée ; qu'il ſe hâte de manifeſter aux Nations des regrets ſi dignes de ſon caractere connu.

Le repentir vaut mieux que la honte. Le monument de l'un peut, en quelque ſorte, effacer l'autre. Que ce peuple coupable ſe hâte donc d'ériger ce monument du repentir ; que les yeux du voyageur rencontrent ſur le chemin de Verſailles à Paris, une Pyramide, où ſeront inſcrits ces mots :

Le 6 Octobre 1789,
Le peuple de Paris, ſecondé de celui de Verſailles,
Et trompé par de lâches conſpirateurs,
Oſa, dans ſa fureur ſacrilege, enfoncer le Palais de ſon Prince.
Il égorgea ſous ſes yeux ſes Gardes déſarmés.
La Reine même, la Reine, n'échappa qu'avec peine
A ſes mains féroces ;
Enfin, il oſa contraindre la Famille Royale
A le ſuivre dans ſes murs ſanglants & révoltés.
Eclairé ſur ſes attentats,
Il a voulu laiſſer à ſes enfants un monument de ſon repentir
Et de ſes remords ;
Il a fait ériger cette Pyramide ;
Il veut que, leur rappellant ſans ceſſe les crimes
De leurs peres,
Elle les empêche de les imiter.

Tremblez, le ciel toujours punit les attentats,
Venge l'honneur du Trône & confond les ingrats;
Sur les Municipaux il peut lancer sa foudre.

LE MUNICIPAL.

Malgré moi je frémis & ne sais que résoudre.
Ah! si vous le vouliez, Pacha très-révéré,
Je vois, contre l'orage, un refuge assuré....
Permettez, sur vos pas, que je vole en Asie,
Portons-y le flambeau de la Philosophie:
Je m'entends assez bien en révolutions,
Et puis régénérer cinq ou six Nations.
La fortune, en ce jour, vous & moi nous appelle;
Le moment est propice, &, si j'en crois mon zele,
Après avoir d'abord abattu le Croissant,
On nous verra bientôt voler chez le Persan,
De la Perse au Mogol, & du Mogol en Chine,
Nous prêcherons par-tout la nouvelle doctrine;
Par-tout on nous croira, par-tout, sous nos drapeaux,
Nous saurons convoquer des Etats-Généraux;
C'est le point capital: le ciel, propice & juste,
Formera, comme ici, cette Assemblée auguste.
Nous trouverons par-tout de foibles Souverains,
Des Ministres frippons & de plats Ecrivains.
C'en est assez: partons.

LE TURC.

Te tairas-tu, perfide ?
A tes lâches complots, qui, moi, ſervir de guide!
Par un plus juſte trait je puis me ſignaler :
Viens, traître, en arrivant je te fais empâler.

FIN.